

No sachant point, d'une part, faire produire à la terre tous les biens qu'il en pourrait retirer en employant un système de culture plus rationnel ;

Entouré, d'un autre côté, de médecins, d'avocats, de notaires, de marchands, qu'il croit riches et heureux parce qu'ils sont mieux habillés que lui et qu'ils ne sont point assujettis, du matin au soir, à un travail dur, fatigant, pénible, il prend en haine, ou tout au moins en dégoût, ses humbles, mais utiles et nobles occupations. Il déserte le travail des champs pour aller dans les grandes villes mener une vie toute de privations et de misère, — jusqu'à ce qu'enfin, persuadé faussement que son pays est pauvre, sans ressources, sans avenir, il tourne le dos à sa patrie et porte à l'étranger les fruits de son travail et de son industrie. Il n'en est ainsi, je le sais, que d'une minime partie de nos cultivateurs ; mais, avouons-le en le déplorant avec amertume : c'est le *mauvais roman* d'un trop grand nombre.

S'il arrive que le paysan, le villageois, ait assez de courage, d'énergie, de patriotisme, de cœur en un mot, pour résister à la folie de l'émigration, il s'arrête quelquefois, hélas ! à un autre parti qui n'en vaut guère mieux. En pensant aux fatigues de la journée, il se dit que ses enfants seront plus heureux que lui, qu'il les fera instruire *comme il faut* (c'est le terme consacré), et qu'ils ne laboureront point la terre.

Ah ! que ces paroles de *Bernard Palissy* sont remplies de sens et de vérité ! et comme elles s'appliquent malheureusement mot pour mot à bien des cultivateurs canadiens-français !

“ Je m'esmerveille, dit-il, d'un tas de fols laboureurs, que soudain qu'ils ont un peu de bien qu'ils auront gagné avec grand labeur en leur jeunesse, ils auront après honte de faire leurs enfants de leur estat de labourage, ains (*mais*) les feront du premier jour plus grands qu'eux-mêmes, et ce que le pauvre homme aura gagné à grand'peine, il en dépensera une grande partie à faire son fils *monsieur*, lequel monsieur aura